

Lundi 6 février 2012 • 07h00 [GMT+ 1]

NUMÉRO 149

Je n'aurais manqué un Séminaire pour rien au monde — PHILIPPE SOLLERS
Nous gagnerons parce que nous n'avons pas d'autre choix — AGNÈS AFLALO

www.lacanquotidien.fr

Lacan Quotidien



▪ ON EN PARLE ▪

Femmes de pouvoir



Par Pierre Naveau

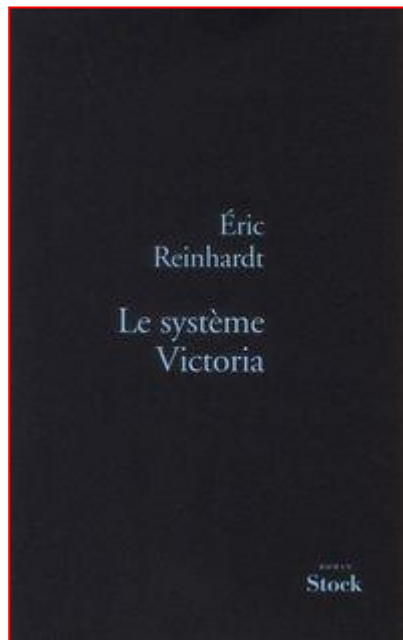
« C'est là que l'on mesure que cette jouissance, quelle qu'elle soit, n'est pas, d'être jouissance, décente. »

(J.-A. Miller, « L'économie de la jouissance »,
La demande en analyse, *La Cause freudienne*, n° 77, février 2011, p. 153)

Les médias, semble-t-il, s'intéressent beaucoup aux femmes de pouvoir – à ces femmes qui exercent le pouvoir dans l'économie ou la politique. L'on trouve, par exemple, dans *Le Monde* daté du 26 janvier 2012, un entretien avec Angela Merkel à propos de l'Europe et, dans *Le Magazine du Monde* daté du 4 février 2012, le récit, fait par Vanessa Schneider, d'une journée passée avec Nathalie Kosciusko-Morizet. Un roman d'Éric Reinhardt, considéré par le magazine

Transfuge comme le roman de la rentrée 2011, tente de faire le portrait d'une femme de pouvoir, Victoria de Winter. Il y est donc question d'une autre reine Victoria que celle dont Lytton Strachey a écrit l'histoire. Pour reprendre les termes de Freud dans son *Malaise dans la civilisation*, la moderne reine Victoria incarne la volonté de satisfaire la pulsion, alors que l'ancienne représentait plutôt le renoncement à cette satisfaction et, par là même, une sévère pruderie. Ce sont là les

deux visages du surmoi féminin. La moderne Victoria est, en effet, l'incarnation de cette volonté de jouissance que Lacan, dans « Kant avec Sade », note au moyen de la lettre V. V, comme Victoria. Victoria de Winter est DRH dans une grande entreprise industrielle internationale. Le DRH est quelqu'un qui, sans état d'âme, applique, à la hache, la dure règle du capitalisme qui, à coup d'implacables négociations, d'embauches et de licenciements, tranche dans le vif, déplace des corps et provoque ainsi, comme le dit Lacan, des « exodes ». Victoria de Winter voyage beaucoup, vit, avec énergie, dans l'urgence et la vitesse. C'est une femme de quarante ans, qui habite à Londres, est mariée avec un violoncelliste de renom et a trois filles. Le roman d'Éric Reinhardt s'efforce d'éclaircir un mystère, celui de l'« économie de la jouissance » qui caractérise la vie de cette femme qui a pris la décision – c'est une décision de l'être – de *jouir sans entraves* (comme cela a pu, naguère, se dire). L'envers de la fonction sociale de DRH, qui évoque la férocité du maître, est ainsi, chez Victoria de Winter, l'obscénité d'une jouissance qui se veut sans limites et qui cherche, à toute force, dans ce qu'elle a de plus inavouable, à se mettre en scène. Là-dessus, les détails ne sont point épargnés au lecteur. C'est là où se trouve la pierre d'achoppement. Sait-on bien ce qu'on fait, quand on incite la littérature à entrer




dans le monde du discours du maître ? Éric Reinhardt révèle, dans un entretien avec une journaliste du magazine *Transfuge*, que son goût de lecteur l'a, d'abord, poussé vers le surréalisme et le nouveau roman. Il indique alors qu'il a mis trois ans à écrire son roman (pour pouvoir enquêter sur le terrain) et que, pendant ces trois ans, il a davantage relu Marivaux que Samuel Beckett. C'est cette confiance qui provoque l'étonnement du lecteur. Car, quand on lit le roman d'Éric Reinhardt, l'on est loin, semble-t-il, de la surprise de l'amour et des jeux de l'amour et du hasard, où, pour se dire que l'on s'aime, l'on exprime sa surprise et l'on feint le lapsus. Souvenons-nous : – Dorante : Je vais partir ... – Silvia, à part : Partir ! Ce n'est pas là mon compte. – Dorante : N'approuvez-vous pas mon idée (de partir, donc) ? – Silvia : Mais ... pas trop. Tout est dans ce : *Mais ... pas trop*. Trois mots pour dire qu'on aime, que l'on voudrait que l'amant (au sens du XVIII^{ème} siècle) restât. Peut être, pour lire Reinhardt, faut-il s'être, au préalable, replongé dans Saint-Simon. Lorsque la littérature s'aventure dans le monde du discours du maître, cela n'est pas sans conséquences. **Ce qui distingue le capitalisme, dit Lacan, c'est la forclusion de la castration.** Si, comme il le précise, le capitalisme laisse de côté, par conséquent, les choses de l'amour, comment les y réintroduire ? Reinhardt avoue être fasciné par les femmes de

pouvoir. Il a toujours été attiré, confie-t-il, par les femmes fortes, par ces femmes qui n'ont peur de rien et qui ose prendre des risques. Il évoque Médée. Mais *une femme de pouvoir et une vraie femme, est-ce la même chose ?* Ce n'est pas sûr. Victoria de Winter est, essentiellement, une femme libre qui, sans ambages, n'en fait qu'à sa tête. Le problème tient justement à cette fascination. Reinhardt crée un personnage et, pour décrire sa jouissance, lui invente un fantasme. C'est *le système Victoria*, qui donne son titre au roman. Elle veut avoir et a toujours, si l'on peut dire, un amant sous la main. Dans le roman ici évoqué, la castration est ainsi incarnée par un homme qui fait le pas d'aborder cette femme dans la rue. Ça lui tombe dessus, en quelque sorte. David Kolski est directeur de travaux. Il a renoncé à poursuivre son activité d'architecte et s'acharne à construire, de ses mains, pourrait-on dire, une tour de trois cent mètres de haut dans le quartier de La Défense. Cette tour a été conçue pour représenter à la fois le phallus et l'éclair de la puissance (celle de Jupiter ?). Une passion se déclenche entre Kolski et Victoria de Winter qui, de chambre d'hôtel en chambre d'hôtel, les entraîne dans la clandestinité d'un adultère – une « faute de goût », finira par dire Victoria. Eh oui, les liaisons sont dangereuses. Il est un homme de gauche ; elle est une femme de droite. Leurs ébats érotiques sont entrecoupés, voire retardés (surtout à cause de sa crainte à lui), par leurs débats idéologiques, à la façon dont, chez Sade, les scènes de jouissance en cascade sont scandées par les interminables discours d'un philosophe scélérat qui s'y entend en

matière de cruauté. **Le point vif de leur rencontre est que, si elle jouit, lui n'y parvient pas.** Sa question à lui, insistante, est : Comment satisfaire les exigences de cette femme ? Comment faire face à la voracité de ses envies ? Il est vrai que, s'appeler de Winter, quand la saison préférée de ses passions est la chaleur de l'été, c'est cocasse. **Peut-on avancer, à cet égard, que, s'agissant du discours du maître, la castration, forclosure du symbolique, fait retour, pour l'homme, dans le réel, en tant que la femme, déterminée par sa volonté de jouissance, en serait l'agent ? La jouissance, en tout cas, n'est pas du côté de l'homme, affaibli par sa tâche quotidienne, lourde, prenante et harassante. Elle est du côté de la femme forte.** De ce point de vue, la description que Reinhardt fait de son héroïne au plus fort de ses égarements fait parfois pouffer de rire. Le roman, en fait, s'éloigne de Crébillon et de Choderlos de Laclos. Reinhardt envoie balader par dessus les moulins pudeur et décence. Kolski et Victoria de Winter, certes, se parlent beaucoup, se téléphonent, s'envoient des messages. Mais, ce n'est qu'à la fin du roman qu'ils se demandent, au moment de rompre, s'ils s'aiment. *L'amour n'est pas de mise dans le discours du maître. Il est impossible de poser la question de l'amour dans un discours où le fait de savoir s'il y a des hommes et des femmes n'est pas ce qui compte. Écrire une lettre d'amour, cela implique que, de ce discours, il faille, un moment, s'extraire.* DRH et directeur de travaux, ce sont des métiers où dominent les rapports de force. Mais Kolski et Victoria de Winter ne prennent pas part à

la même guerre. Elle gagne 30000 euros par mois, il en gagne 5000 ; six fois moins, donc. Elle a soutenu une thèse de philosophie sur Kierkegaard ; il a fait une école d'architecture. Elle écoute Les Noces de Figaro ; il lit Gérard de Nerval. Gai savoir, de son côté à elle ; mélancolie, de son côté à lui. Même si elle n'est pas la Suzanne de Mozart, elle est un être fluide, liquide. Il est, semble-t-il, quelqu'un de solide, mais contenu et retenu dans cet être que, comme le montrent ses monologues dilatoires, il garde en quelque sorte pour lui-même. En fait, **Kolski, qui incarne le retour de la castration dans un monde qui la rejette, soutient, sans le savoir, la cause de l'inégalité, dans la mesure où, à elle, il se révèle être inégal.** Il en rajoute, en se mettant au service de la jouissance de cette femme. Il arrive souvent, de surcroît, que, dans les hôtels et les restaurants où ils se retrouvent, ce soit elle, la femme riche, qui paie pour le pauvre homme. Remarque, au passage – il ne lui fait jamais de cadeau. Peut être Reinhardt n'y a-t-il pas pensé. C'est pourquoi, c'est inévitable, Kolski devient jaloux. Il veut se venger de la liberté de cette femme qui, au moment où (comme on dit) elle jouit, lui échappe. Quand elle se retrouve seule, Victoria de Winter écrit, pour elle-même, une sorte de journal de bord, dont elle lui fait parvenir des extraits. Elle s'interroge sur ce qui l'entrave, lui, son amant. N'arrivant pas, en effet, à tenir la distance, il prend ses distances. Sa rancœur le pousse alors vers le pire. Il cède à une tentative de corruption. On lui offre une forte somme d'argent, s'il retarde l'avancée des

travaux. Honte à lui ! Il accepte. Ce faux pas, qui le fait trébucher, coïncide, dans la conjoncture de la rupture, avec l'aveu que Victoria de Winter lui fait de ce qu'elle appelle son « fantasme absolu ». C'est le moment où leurs conversations enfiévrées les poussent à tout se dire, à lever le rideau sur la scène du théâtre de leurs fantasmes les plus secrets. L'aveu, en effet, se pose là : elle aimerait qu'un autre homme entre dans la danse. David Kolski commet, alors, la même erreur fatale que Jacques Hold à la fin du *Ravissement*. Il ne résiste pas à l'impulsion de réaliser le fantasme de Victoria de Winter. Ainsi introduit-il, allons au plus vite, l'assassin sans visage. Alors, il jouit enfin et, le temps d'après, sa maîtresse est tuée. Voilà ce à quoi conduit **le tout dire. Le dévoilement forcé, brutal et sauvage des fantasmes ne s'effectue pas impunément.** Ce meurtre conclusif condamne Kolski à l'exil et à la solitude. **Ce roman, qui agace, attrape quelque chose – il montre que ce qui dénonce est de la même étoffe que ce qui est dénoncé. En l'occurrence, c'est le discours du maître qui, dans ce récit, montre sa force, sort gagnant de la partie qui vient de se jouer.** Le système Victoria est congruent avec le système capitaliste. Le roman de Reinhardt est, qu'il le veuille ou non, le roman du capitalisme et relève du symptôme social actuel. L'ironie d'une lecture lacanienne aide à s'en apercevoir. La plaie ouverte de la querelle entre les XVII^{ème} et XVIII^{ème} siècles, d'une part, et les XX^{ème} et XXI^{ème} siècles, de l'autre, est, dans le moment présent, à vif. C'est ce que Philippe Sollers a appelé : *la guerre du goût* 

▪ NOUVELLES DE BELGIQUE ▪

« UN FRONT CONTRE LA PSYCHANALYSE EN FLANDRE »
LE 'MAKING OF'

Nathalie Laceur

Gand, 1 février 2012

Dans *De Standaard*, journal flamand, s'est déchaînée, en décembre 2011, une guerre contre la psychanalyse. Un article de Joël De Ceulaer inaugura les premières offensives.

Quelques jours avant la publication de cet article, ce journaliste me contacte et demande par le masque d'une extrême gentillesse si je voulais bien être interviewée. Contrairement à Sophie Robert, il ne cachait pas son intention : suite à la mise en circulation sur différents sites, il voulait se servir du battage français autour du film « *Le mur, la psychanalyse à l'épreuve de l'autisme* », pour enfin, rendre problématique, la présence de la psychanalyse à l'Université de Gand. Qui mieux que moi, collègue d'Alexandre Stevens au *Courtil* et assistante au « département de psychanalyse » à l'Université de Gand pourrait en dire quelque chose, m'avait-il fait remarquer.

Six ans plus tôt, ce journaliste s'était déjà illustré comme un véritable « Freud & Lacan - basher » par son élogieuse critique du *Livre noir de la psychanalyse*, intitulé « *Freud est mort* ». (Knack, 23 novembre 2005) On se tiendrait pour moins sur ses

gardes ... Je refusai donc son interview tout en prenant le temps de lui donner des arguments convenables et de lui faire une contre-proposition.

Sous le titre « *La psychanalyse est-elle une dangereuse pseudoscience ? Le front contre Freud* », son article de deux pages paraissait une semaine avant l'audience du procès contre le film de Robert. (JDC, DS, 3 et 4 décembre) Pour justifier sa question journalistique, il dépeignait le film comme « un documentaire dans lequel des psychanalystes éminents se sont eux-mêmes fortement exposés ». « Même un profane qui regarde le documentaire, » ajoutait-t-il, « ne peut qu'être perplexe à propos de la vision fumeuse et obscure avancée par les psychanalystes ». (JDCE, DS, 3 et 4 déc.)

Dès lors, on pouvait s'attendre au fait qu'une présentation aussi grotesque de la psychanalyse apporterait de l'eau au moulin de tous ceux qui ne supportent pas, non plus, que la psychanalyse soit

encore toujours vivante. C'est ainsi, par exemple, qu'un fidèle adversaire, une des figures de proue du groupe *SKEPP*¹, a sauté sur l'occasion pour trouver dans *Le mur* la preuve « que la théorie de Lacan est un terrain fertile pour de dangereuses absurdités quant à la souffrance psychique ». (DS, 13 déc.)

'GUILTY BY ASSOCIATION' ET CETERA

Le journal *De Standaard* nous a présenté, pendant un mois, une dizaine d'articles, la plupart malveillant, qui devait nourrir le soi-disant débat sur la scientificité de la psychanalyse. Aucun article ne s'arrêtait sur les raisons pour lesquelles nos collègues francophones avaient entamé un procès contre Sophie Robert ; son montage n'était pas mis en question. De nombreux membres du *Kring voor Psychoanalyse van de New Lacanian School*, dont moi-même, avaient envoyé au journal des propositions d'articles, en vain. Seul le texte de notre collègue Stijn Vanheule qui défendait la scientificité de la psychanalyse, a été repris.

Après deux semaines de battage, Tom Naegels, l'*ombudsman* du journal (et oui, ça existe depuis peu), a pris position. Dans son article, il expliquait pourquoi il ne trouva pas convaincante la façon dont De Ceulaer était arrivé à problématiser la psychanalyse à l'Université de Gand. Ainsi, il signalait à juste titre que ce journaliste avait tenté d'appliquer la piteuse technique de 'guilty by association' (coupable d'avoir un lien avec), qui est assurément un moyen habile de propager des informations tendancieuses : rendre suspecte la psychanalyse à l'Université de

Gand, en étalant d'abord la question française comme un cas extrêmement problématique. Mais ce que Tom Naegels ne réussit pas à démasquer, aussi nobles que furent ses intentions, c'est l'intervention malveillante, nécessaire à l'application de cette technique : déclarer 'guilty', coupable, la psychanalyse française. Il a donc gobé l'histoire française telle que le journaliste la lui avait servie : comme un « documentaire dans lequel d'éminents psychanalystes se sont eux-mêmes fortement exposés ». Dans cette phrase par laquelle De Ceulaer introduisait son texte, on peut reconnaître deux manœuvres insidieuses, comparables à celles de Sophie Robert : d'une part, faire croire au lecteur qu'il s'agissait d'un film à teneur informative alors que l'intention est polémique, et d'autre part, par le biais de l'utilisation de la forme verbale réflexive « s'exposer », il déplaça l'intention de la cinéaste sur les interviewés en occultant par là-même sa volonté de les exposer à leur détrimment. Introduction idéale pour citer et rendre crédible ensuite le coproducteur qui faisait passer « *Le mur* » pour « un film dont la grande force est justement de montrer que ces affirmations révoltantes sont exprimées par les psychanalystes eux-mêmes. » (DS, 3 et 4 décembre)

Quelle autre manipulation ? Bien sûr, celle qui s'est fondée sur mon refus de commenter les événements. A trois reprises je fus présentée comme la personne qui était « la preuve qu'il y avait bien un lien entre la psychanalyse française et flamande », cela pouvait donc figurer dans ses textes ... pour ne dire finalement, et non sans y mettre l'accent,

que cette même personne ne souhaitait pas réagir. (DS, 2 et 3 déc., DS, 17 déc.)

En réponse à sa suggestion répétée que mon refus me rendrait fort suspecte aux yeux du public, j'avais déclaré ne pas comprendre en quoi je serais suspectée, s'il écrivait à la lettre ce que j'étais en train de lui dire en long et en large:

- que je ne voulais pas commenter un film que je n'avais pas encore vu à ce moment-là,
- que le procès devait avoir lieu, à mon avis, entre les murs du palais de la justice, et pas dans un journal,
- que j'avais répondu à « l'opportunité » qu'il me donnait « de me défendre » contre quelques rumeurs qu'il me présentait à propos du *Courtil*,
- que j'étais partante pour contribuer à un article, déconnecté de ce procès et qui poserait la question de ce qu'est la psychanalyse, en s'intéressant vraiment à la réponse,
- et que je témoignerais alors avec plaisir de mon travail au *Courtil*, de l'approche psychanalytique de l'autisme, de la psychanalyse en général.

Mais cela, bien sûr, n'eut pas les honneurs de son article qu'il destinait au journal. Evidemment, cela s'accordait mieux à son intention de soutenir Robert. Dans le journal *De Standaard* celle-ci se profilait comme étant elle-même victime d'une mesure de censure : « J'ai simplement fait mon travail. Si le juge me condamne, cela signifiera la fin de la liberté de la presse. Dès lors, je ne pourrai plus travailler. Et

cela signifiera aussi la fin du débat à propos de la psychanalyse. Car c'est à l'évidence ce que veulent les psychanalystes : rendre le débat impossible. » (DS, 3 et 4 décembre)

En insistant sur mon « no comment » tout en censurant mes arguments et ma volonté de témoigner de la psychanalyse dans un contexte serein, De Ceulaer a immiscé l'idée qu'en effet, les psychanalystes ne veulent pas d'un débat et préfèrent consciemment rester obscurs et garder cachées au grand public leurs idées « révoltantes » et « dangereuses », étant donné le trouble qu'elles causeraient inévitablement. En réalité, c'est lui qui a rendu impossible l'existence d'un débat convenable en cherchant à mettre la psychanalyse aux oubliettes, comme il sied à une discipline obscure.

CONTEURS ET LIBERTE DE PRESSE

Les critiques tatillons de la psychanalyse admettent aisément « qu'ils ne comprennent rien à Lacan », qu'il serait « illisible », tandis qu'ils concèdent volontiers à Freud « le mérite d'être un grand conteur et un écrivain talentueux ». (JDC, DS, 3 et 4 déc.). La psychanalyse doit-elle les convaincre de changer d'opinion? Non, cela n'appartient pas à son éthique. C'est le droit de chacun de ne rien vouloir savoir ni vouloir comprendre de la psychanalyse. C'est le droit de chacun d'échafauder des théories ou de raconter des histoires, selon sa propre conviction, qui contredisent la théorie et la pratique de la psychanalyse.

Mais cela ne signifie pas pour autant que la psychanalyse doive se résigner à rester

en retrait lorsque des adversaires inventent des histoires à son propos en lui attribuant des intentions et conceptions « révoltantes » qu'en réalité, elle ne partage pas.

Il y a une semaine, le juge a condamné Sophie Robert². La liberté de presse se trouve-t-elle dès lors vraiment attaquée par ce jugement, comme Sophie Robert tient à le raconter ? Non, pour autant que l'on ne confonde pas la liberté de presse avec la liberté qu'a la presse de vendre par des techniques guère déontologiques ses propres petites histoires comme non-fictives.

Après le jugement, j'ai envoyé une deuxième proposition d'article au journal *De Standaard*. Cette fois-ci, bingo. Avec la

publication de mon texte (DS, 31 janvier ; <http://standaard.be/artikel/detail.aspx?artikelid=G83LFC87>) dont cet écrit est la reprise, on pourrait croire que le journal, bien que ce soit d'une façon implicite, se distancie du 'making of' de la polémique contre la psychanalyse qu'un de ses journalistes a voulu créer en se servant du film *Le mur* tout en censurant la méthode douteuse de travail de Sophie Robert.

Pourtant ce n'est sûrement pas la dernière fois qu'on tentera de « guérir l'humanité de la psychanalyse » comme dit Lacan dans *Triomphe de la religion*. Ceux qui le veulent se mettront sans doute en chasse pour trouver de nouvelles occasions de voir confirmés leurs préjugés

Traduit du néerlandais par Monique de Buck.

¹ Studiekring voor Kritische Evaluatie van Pseudo-wetenschap en het Paranormale (Cercle d'études pour l'évaluation critique de la pseudoscience et du paranormal)

² Retrouvez [en suivant ce lien](#) l'article d'Éric Laurent [Storytelling et jugement](#) qui met à jour notamment le contexte et les ressorts de la réalisation de ce film.

▪ VIENT DE PARAÎTRE ▪

LES ÉQUIVOQUES DU GENRE.

DEVENIR HOMME ET FEMME À L'ÂGE ROMANTIQUE.

Témoignage de chantier

Deborah Gutermann-Jacquet



*L*es *Equivoques du genre* appartient au champ de l'histoire « sans nom ». Celle du sensible et de l'intime initiée par Alain Corbin. Partant des représentations littéraires des héros impuissants et des héroïnes sacrifiées véhiculées par le Romantisme aux lendemains de la Révolution, l'ouvrage propose une relecture de la première

moitié du XIX^e siècle à partir de sources intimes nouvelles, afin de montrer comment les individus expriment les difficultés posées par leur condition d'être sexué. Cette histoire s'est faite à partir d'une recherche systématique des sources du moi des lecteurs et lectrices potentiels des ouvrages romantiques, mais aussi, plus largement, de celles et ceux qui ont vu la vague romantique se déployer au sein de la société. Elle a pu mettre en valeur des manuscrits encore inexploités, de nombreux journaux intimes inédits – dont celui du soldat Pierre-Irénée Jacob, qui pleure en lisant les *Confessions* de Rousseau en pleine débâcle de l'armée napoléonienne – mais aussi des fonds d'archives endormis : dont celui de la famille d'Yvrande, qui révèle, au sein de l'élite bourgeoise, des drames souvent tus et dignes d'un roman.

Pour faire couple, il convenait auparavant pour les hommes d'avoir fait carrière, et la mise en valeur de cette tension, de la pression sociale qui s'exerçait sur les hommes, souvent minimisée, est ici réévaluée. S'il est d'usage de placer la crise de la masculinité à la fin du XIX^e siècle, il m'est apparu que le moment fécond de cette reformulation de l'identité masculine avait plutôt lieu à l'époque du Romantisme et qu'elle avait une existence au-delà du lieu commun du *mal du siècle*. Les trajectoires individuelles sur lesquelles ce travail s'appuie mettent en évidence l'angoisse que ressentent les jeunes garçons à l'idée de devenir homme et de faire carrière tout comme l'importance que revêt pour eux le modèle masculin sensible véhiculé par la littérature. Parce que la souffrance à laquelle l'être sexué est confronté a quelque chose d'indicible, la littérature offre des modèles, des possibilités d'identification auxquels la génération romantique puise largement. C'est parce qu'elle sert de grille de lecture à leur malaise que les journaux intimes fourmillent de phrases à la Werther, et non parce que la littérature serait un pousse-au-crime qui aurait gagné jusqu'aux derniers rangs de la société, comme se plaisaient à le dire les moralistes, ou encore les critiques du début du siècle. Une société avide de régulation des désirs alimente la déviance. Les Romantiques l'attestent en exploitant la veine des héros maudits, mais en imaginant aussi des personnages inquiétants, qui transgressent les interdits, bouleversent les codes sexués, et incarnent, à l'image de Mademoiselle de Maupin, le mystérieux « troisième sexe ».



• **Les équivoques du genre - Devenir homme et femme à l'âge romantique, par Deborah Gutermann-Jacquet - docteur en Histoire, membre de l'École de la Cause freudienne et membre du comité de la rédaction de la Revue *Le Diable probablement* - est paru le 2 février aux Presses Universitaires de Rennes, dans la Collection Histoire (372 p.). Nous remercions chaleureusement l'auteure d'avoir bien voulu nous présenter en avant-première son travail.**

▪ FENÊTRE ▪

À génome « balayé », sujet d'autant plus supposé

Bertrand Jordan, *Autisme, le gène introuvable*, Paris, Seuil, 2012.

L'article¹ que viennent de signer Judith Miller, Daniel Roy, Jean-Robert Rabanel et Alexandre Stevens dans [LQ 148](#) répond point par point aux questions que pose ce livre dont l'auteur s'est appliqué à cerner l'interface entre deux « mondes » : celui de la recherche en génétique médicale et celui des entreprises de biotechnologie. Même si son point de vue veut être « raisonnable » et il finit par l'être – c'est dire son peu de poids quand les passions font rage – il reste aveugle et sourd à ce qu'est une clinique du sujet.

Le b-a ba reste à marteler : le sujet ne s'appréhende pas sans un corps, lequel se déplace rarement sans organisme, lequel est toujours pourvu d'un capital génétique.... Que les corrélations soient réelles mais faibles entre certaines anomalies génétiques et ce qu'on appelle aujourd'hui autisme devrait interdire que l'on suppose, dans ce corps ainsi marqué, la présence d'un sujet en souffrance ?

Loin de s'opposer, ces instances s'articulent, au moins par la grâce de la psychanalyse, seule à sérier des « cas » où trouvailles et sorties d'impasses douloureuses, toujours individuelles, nous rappellent que la joie de travailler n'est jamais sans qualités

Nathalie Georges

¹[Autisme et Psychanalyse, nos convictions](#). Un article rédigé par la Commission d'initiative de l'Institut Psychanalytique de l'Enfant.

- Vous voici arrivé à la dernière page de la Lettre de Lacan Quotidien.

Déçu ? La soif du gai savoir vous tenaille ? Vous voulez lire encore d'autres articles cliniques, critiques, d'orientation analytique ? Ou vous tenir informé des prochains événements des champs freudien et culturel ? Rassurez vous : Lacan Quotidien se poursuit sur son site, [ici](#).

À l'attention des auteurs

Les propositions de textes pour publication dans Lacan Quotidien sont à adresser par mail ou directement sur le site lacanquotidien.fr en cliquant sur "proposez un article",
Sous fichier Word ▫ Police : Calibri ▫ Taille des caractères : 12 ▫ Interligne : 1,15 ▫
Paragraphe : Justifié ▫ Note de bas de page : à mentionner dans le corps du texte, à la fin de celui-ci, police 10

Lacan Quotidien

publié par navarin éditeur

INFORME ET REFLÈTE 7 JOURS SUR 7 L'OPINION ÉCLAIRÉE

▪ comité de direction

présidente [eve miller-rose](mailto:eve.miller-rose@gmail.com) eve.navarin@gmail.com

diffusion [anne poumellec](mailto:annedg@wanadoo.fr) annedg@wanadoo.fr

conseiller [jacques-alain miller](mailto:jacques-alain.miller@wanadoo.fr)

rédaction [kristell jeannot](mailto:kristell.jeannot@gmail.com) kristell.jeannot@gmail.com

▪ équipe du Lacan Quotidien

membre de la rédaction [victor rodriguez](https://twitter.com/vrdriguez) [@vrdriguez](https://twitter.com/vrdriguez) (sur Twitter)

designers [victor&william francboizel](mailto:vwfcbzl@gmail.com) vwfcbzl@gmail.com

technique [mark francboizel & family](mailto:mark.francboizel@wanadoo.fr)

lacan et libraires [catherine orsot-cochard](mailto:catherine.orsot@wanadoo.fr) catherine.orsot@wanadoo.fr

médiateur [patachón valdès](mailto:patachon.valdes@gmail.com) patachon.valdes@gmail.com

▪ suivre Lacan Quotidien :

• ecf-messenger@yahogroupes.fr ▫ liste d'information des actualités de l'école de la cause freudienne et des acf ▫ responsable : philippe benichou

• pipolnews@europsychoanalysis.eu ▫ liste de diffusion de l'eurofédération de psychanalyse
▫ responsable : gil caroz

• secretary@amp-nls.org ▫ liste de diffusion de la new lacanian school of psychoanalysis ▫ responsables : anne lysy et natalie wülfing

• EBP-Veredas@yahoogrupos.com.br ▫ uma lista sobre a psicanálise de difusão privada e promovida pela associação mundial de psicanálise (amp) em sintonia com a escola brasileira de psicanálise ▫ moderator : maria cristina maia de oliveira fernandes

POUR LIRE LES DERNIERS ARTICLES SUR LE SITE LACANQUOTIDIEN.FR CLIQUEZ ICI.